

FRANCE MÉTRO : 8,90 € DOM : 9,90 € - BEL. : 9,50 € (AGREMENT P926150) LUX : 9,50 € - CH : 12,50 FS - CAN : 15,99 \$ CA - D : 9,90 € - ITA/GR/ESP/PORT CONT : 9,90 € - MAR : 100 DH - TOM : 1200 XPF - TUN : 14,90 TND - NUMÉRO 520-521 - JUILLET-AOÛT 2023 - LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LiRE

magazine

littéraire

**RENTRÉE
LITTÉRAIRE**

**16 EXTRAITS
DES ROMANS
LES PLUS
ATTENDUS**

SPÉCIAL VACANCES

70 LIVRES DE L'ÉTÉ POUR TOUS LES GOÛTS!

**Romans, biographies, essais,
histoire, polars, poches...**

N° 520-521/ juillet-Août 2023/ www.lire.fr

Numéro double

L 19817 - 520 - F : 8,90 € - RD



ÉCRIVAINS

**Les secrets de leurs
pseudonymes**





Giuliano da Empoli et
Marc Dugain, au restaurant
La Rotonde à Paris.

GIULIANO DA EMPOLI MARC DUGAIN

« *La fiction permet de combler les blancs de l'Histoire* »

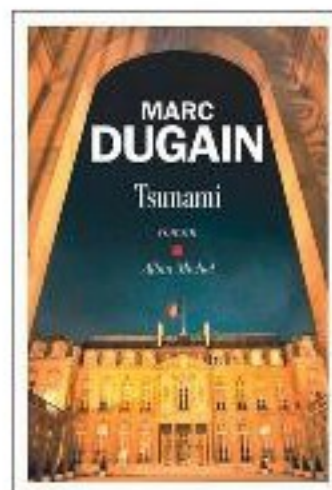
En chaque lecteur, il y a un Jacques Dutronc qui s'ignore – chantant « *On nous cache tout, on nous dit rien* ». En effet, si l'on dévore des fictions, c'est parfois pour combler les non-dits de l'Histoire, les silences ou ellipses de l'actualité. Et s'il y a bien un domaine qui fait travailler notre imaginaire, c'est celui de la scène politique – ne parle-t-on pas des « coulisses du pouvoir » ? Quel que soit le régime, les écrivains ont ainsi volontiers laissé divaguer leur plume, en mêlant connaissance bien réelle aux airs de révélation et liberté de création – comme si le filtre de la fiction permettait de proposer une réalité, même indirecte. C'est ainsi que, dans la lignée par exemple d'un Alexandre Dumas, bien des romanciers ont signé des œuvres dépeignant les ors et règles du pouvoir. À la grande joie du public encore aujourd'hui – même si celui-ci croule pourtant sous une débauche d'informations. Preuve en est l'engouement en librairies pour deux romans parus à un an d'écart (et déjà chroniqués dans nos pages), relevant de cette démarche. D'un côté, *Le Mage du Kremlin* de l'Italo-Suisse Giuliano da Empoli s'attache à un conseiller (très) atypique et influent de Poutine (inspiré par l'éminence grise du régime russe Vladislav Sourkov); de l'autre, *Tsunami* de Marc Dugain nous met dans la peau d'un jeune président de la République, ayant fait fortune grâce à une start-up, qui se retrouve,

**SI UN DOMAINE
FAIT TRAVAILLER
NOTRE IMAGINAIRE,
C'EST CELUI DE LA
SCÈNE POLITIQUE**

entre autres tracas (personnels, économiques, environnementaux...), face à une gronde sociale montante. Contexte oblige, difficile de ne pas songer à la guerre en Ukraine et aux diverses manifestations contre la réforme des retraites... Fait rare, *Lire Magazine littéraire* a donc proposé, dans le cadre de son grand entretien mensuel,

de réunir ces deux plumes qui s'apprécient, mais ne s'étaient jamais rencontrées. Et force est de constater que le proche de Matteo Renzi, devenu lauréat du grand prix du roman de l'Académie française, et l'écrivain-cinéaste français connu pour *La Chambre des officiers* et *La Malédiction d'Edgar*

avaient des choses à se dire en ce matin de juin, à la célèbre brasserie La Rotonde. N'y cherchez pas un quelconque message symbolique, mais plutôt une affaire de clin d'œil ludique (et de qualité du café servi !). ●●●



TSUNAMI
MARC DUGAIN
272 P., ALBIN MICHEL,
21,90 €

LE MAGE DU KREMLIN
GIULIANO DA EMPOLI
288 P., GALLIMARD, 20 €. (À lire aussi l'essai *Les Ingénieurs du chaos*, Folio actuel)

BIO-BIBLIOGRAPHIES



GIULIANO DA EMPOLI

Fils d'un grand économiste italien, Giuliano da Empoli naît à Neuilly-sur-Seine en 1973 et passe sa jeunesse entre la France, la Belgique et l'Italie. Diplômé en droit et en sciences politiques, ce spécialiste des questions culturelles devient conseiller du président du Conseil italien Matteo Renzi et, en 2016, fonde un think tank, Volta. Chroniqueur dans de nombreux journaux et auteurs de différents essais (dont *Les Ingénieurs du chaos*, paru en France en 2019), il publie en avril 2022 *Le Mage du Kremlin* qui connaît un succès immédiat en librairies et, six mois plus tard, reçoit le grand prix du roman de l'Académie française.



MARC DUGAIN

Né en 1957 au Sénégal, Marc Dugain fait des études de sciences politiques et de comptabilité. Créateur de plusieurs compagnies aériennes, il se met à l'écriture et signe un premier roman autour des gueules cassées de 14-18, *La Chambre des officiers*, qui connaît un grand succès. Suivront des romans comme *La Malédiction d'Edgar*, *Une exécution ordinaire* (grand prix RTL-Lire 2007), *Avenue des géants* ou *Ils vont tuer Robert Kennedy*. Il travaille aujourd'hui également dans le cinéma et on lui doit notamment en tant que réalisateur les adaptations de *L'Échange des princesses* de Chantal Thomas, ou *d'Eugénie Grandet* de Balzac.

Le grand public vous a plébiscités pour vos romans qui nous font entrer dans les coulisses du pouvoir – avec, d'un côté, *La Malédiction d'Edgar*, *Une exécution ordinaire* ou *Tsunami* [Marc Dugain], de l'autre *Le Mage du Kremlin* [Giuliano da Empoli]. Avez-vous l'impression d'être, selon l'expression consacrée, des « romanciers politiques » ?

Marc Dugain. Politique... Oui, d'une certaine façon ! J'ai beaucoup de respect pour l'autofiction – en ce moment, je lis Karl Ove Knausgaard, j'adore ses ouvrages, même si je suis incapable de faire la même chose –, mais ce que Giuliano et moi faisons est assez particulier. Il me semble même que c'est un peu l'essence de la littérature, à savoir un mélange accepté et raisonné entre la fiction et le réel. Dans nos livres respectifs, on revisite la narration du pouvoir, qui a lui-même sa propre narration, son propre récit. À nous de trouver d'autres angles, d'autres approches, en nous servant de la fiction pour rendre les choses réelles. J'ai énormément aimé le livre de Giuliano, parce que c'est tout ce que j'aime en littérature. *Le Mage du Kremlin* est très bien écrit et évoque quelque chose qui me parle car j'ai aussi ce tropisme russe : je me suis rendu en Russie, j'ai même écrit un livre qui se passe là-bas. Malheureusement, aujourd'hui, il m'est interdit d'y aller, mais on va peut-être en reparler...

Giuliano da Empoli. Le roman politique a aussi un côté autofictionnel pour moi, car ce thème du pouvoir traverse ma vie, celle de ma famille, depuis mon enfance...

M.D. J'ai tendance à croire que nous sommes davantage des écrivains du pouvoir que de la politique. Parce que le pouvoir est partout – dans le rapport hommes-femmes, au sein d'un groupe, etc. Dans un milieu où – disons-le – les gens se jalourent un peu les uns les autres, j'étais ravi de l'immense succès du *Mage du Kremlin*. Comme je suis content de mon succès [rires]. Cela signifie que ce qu'on écrit a un écho incroyable alors que je pensais que c'en était fini de ce type de littérature... Cette lignée, dans laquelle nous nous ancrions, a donc toujours un public. En ce qui me concerne, *Tsunami* a immédiatement touché les lecteurs, parce que les gens, encore plus aujourd'hui, ont besoin de ce déchiffrement, de cette vision totalement subjective. Pour autant, je ne crois pas que Giuliano et moi soyons des

« gens de pouvoir », au sens où on l'entend généralement. On m'avait d'ailleurs proposé d'être ministre de la Culture à une époque, et j'avais répondu : « Pourquoi ? Vous voulez me tuer ? »

G.D.E. Je suis un lecteur de Marc Dugain depuis *La Malédiction d'Edgar* au moins, et je ne l'ai plus quitté depuis ce moment-là – jusqu'à *Tsunami* aujourd'hui. Je ne sais pas si j'ai tout lu, mais je pense que j'ai presque tout lu. Effectivement, il suffit de le lire et de me lire, moi, pour voir qu'il y a énormément de thèmes communs, et plus encore, une philosophie commune. J'ai écrit des essais, j'espérais un jour pouvoir en faire un roman, sans certitude. J'ai réussi à en écrire un, mais je ne suis pas certain de pouvoir me considérer romancier. Je sais que je peux écrire d'autres essais ; des romans, je n'en suis pas aussi sûr, mais je vais essayer !

M.D. C'est marrant, parce que je me pose exactement la même question par rapport aux essais ! J'en ai écrit deux, et je me demande si je vais en écrire d'autres. On a toujours ce sentiment d'imposture.

À un an d'intervalle – vos livres sont d'ailleurs tous deux sortis au mois d'avril –, *Le Mage du Kremlin* et *Tsunami* sont parus dans un contexte politique et faisaient écho à l'actualité avec, pour l'un, le début du conflit en Ukraine, pour l'autre, la mobilisation sociale contre la réforme des retraites. Ce paramètre temporel explique-t-il à lui seul l'engouement immédiat des lecteurs ?

G.D.E. C'est ce que disait Marc : on propose une porte d'entrée différente à une actualité très forte, provoquant beaucoup d'analyses diverses de la part des essayistes, des journalistes, des politiques... La fiction amène un biais différent, qui passe par une partie du cerveau différente, un autre point de vue. Quand on lit *Tsunami*, on est dans la tête du personnage du Président, qui fait face avec un certain cynisme, une certaine vision culturelle et politique. Cette approche plus latérale, par cet angle fictionnel, permet d'explorer des aspects du pouvoir qu'on exporte moins bien dans l'essai. Et qui n'arrivera pas forcément à saisir le côté fortement irrationnel du pouvoir. Le romancier montrera plus facilement l'ambiguïté, la contradiction – mais gare à ne pas tomber dans le manichéisme !

M.D. Oui, c'est tout à fait ça : si les gens se sont intéressés à nos livres, c'est parce que



Entre John Kennedy (à gauche) et Robert Kennedy (à droite), Edgar Hoover, directeur du FBI, inspirera à Marc Dugain le roman *La Malédiction d'Edgar*.

nous n'adhérons jamais à une idéologie, à un discours. C'est notre force. Pour mes essais, je travaille avec un ami journaliste extrêmement rigoureux – ce qui n'est pas mon cas dans cet exercice... Un essai se doit d'être documenté. D'ailleurs, ce que dit Giuliano est vrai: dès qu'on entre dans les cercles du pouvoir, on a l'impression d'être chez les dingues! On est donc finalement plus psychiatre qu'essayiste... Pour écrire *Tsunami*, je suis allé plusieurs fois à l'Élysée et, quand j'en suis sorti, j'avais carrément les jetons! À partir du moment où on a ce rapport au pouvoir, on ne peut adhérer à rien, sinon c'est cuit: ça devient de la propagande, du militantisme.

Quand on aborde de tels sujets dans le cadre de la fiction – et donc avec sa part d'imagination –, ne risque-t-on pas d'entretenir la paranoïa, voire de nourrir le complotisme?

G.D.E. Pour ma part, j'ai juste essayé de raconter ce que j'ai compris du fonctionnement du pouvoir russe et du Kremlin. Ma responsabilité est, je crois, celle de m'approcher le plus possible de la réalité, simplement en étant honnête par rapport à moi-même. On m'a aussi dit: « Vous êtes entré dans sa tête », « Vous racontez tellement bien son point de vue »... Je considère que c'est une bonne chose. Cela signifie que j'ai raconté de manière crédible. Y a-t-il un risque? Oui, évidemment. Il y

« Pour certains politiques aujourd'hui, le mensonge a autant de valeur que la vérité »

Marc Dugain

en a un pour l'écrivain, et pour le lecteur aussi. Mais c'est un peu pour s'exposer à ce risque-là que l'on écrit. Mon opinion est qu'en politique on a constamment tout un bouillon de choses diverses dans la tête. Vous avez des complots qui existent, mais vous avez aussi les hasards, la connerie, la passion, une forme de rationalité...

M.D. D'ailleurs, il y a deux pages du *Magie du Kremlin* qui devraient être lues dans toutes les écoles à ce sujet, vers la fin du livre, quand le personnage de Baranov évoque la société totalitaire et la manière dont elle est en train de se mettre en place. Ce passage synthétise tout ce que j'ai essayé d'écrire sur des centaines de pages; Giuliano l'a fait en seulement deux [rires]! Je me permets juste une petite parenthèse sur le complot. Bien sûr, sur

les réseaux sociaux, il y a des complotistes. Mais il faut voir également comment le pouvoir s'en sert, en faisant parfois passer l'esprit critique pour du complotisme. Je veux bien me faire abuser, mais il y a des limites! Pour certains universitaires luttant contre ce phénomène, le simple fait de dire que l'assassinat de Kennedy est un complot relève du complotisme. Alors même que l'Histoire est là! Je suis bien conscient qu'il y a des gens qui achètent mes livres pensant y trouver une vérité cachée. Et il faut bien sûr lutter contre le complotisme, mais comme il faut lutter contre la disparition de l'esprit critique et le non-ruissellement de la connaissance.

G.D.E. Oui, et l'un des autres avantages de la fiction, c'est qu'on va pouvoir croiser la réalité et des inventions surprenantes. C'est intéressant parce que cela pousse les limites de la réalité, en l'interprétant. Et si c'est fait, encore une fois, avec honnêteté – un tout petit peu de connaissances, aussi –, on peut élaborer des hypothèses, créer des possibles, élargir les perspectives. Et sans tomber dans le complotisme, qui n'a rien à voir!

M.D. C'est justement ce dosage entre fiction, autofiction et recherche documentaire qui a fait le succès de nos livres. C'est un dosage très particulier, qu'on peut nous reprocher parfois – et je peux le comprendre –, mais ça m'est complètement égal. Soudain, on peut se dire: « Il me faut absolument un contact aux États-Unis sur ceci ou cela » ou: « Je dois absolument me rendre sur place ». Puis, une semaine plus tard: « Finalement, je n'en ai rien à faire, je peux inventer »! Et ça n'est en rien contradictoire avec ce que j'ai vérifié avant. C'est exactement là que réside la jubilation. Pour *La Malédiction d'Edgar*, j'ai passé quasiment six mois tout seul enfermé dans ma maison dans le Sud, avec des tonnes d'archives, des contacts au FBI, des documents classés... J'ai rameuté tous mes réseaux – au départ, je n'étais pas parti pour faire un livre sur Hoover, mais sur Robert Kennedy! Mais quand on voit les documents du FBI qui ont été caviardés... Notre travail consiste à restaurer la vérité telle qu'elle est, et la fiction permet de combler les blancs de l'Histoire. On se donne donc le droit d'inventer, de mentir, et je n'ai aucun ●●●



« L'angle fictionnel permet d'explorer des aspects du pouvoir qu'on exporte moins bien dans l'essai »

Giuliano da Empoli

problème avec ça. Ils n'ont qu'à arrêter de laisser des blancs dans leurs archives [rires]!

Giuliano, vous aussi vous comblez les trous dans l'Histoire ?

G.D.E. Oui, et c'est une sensation complètement nouvelle pour moi qui, jusqu'alors, n'avais signé que des essais. L'écriture de romans est plus difficile pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude. Pour les essais, on fait des recherches, on parle beaucoup avec les gens, on lit énormément, on voyage, on recoupe des sources... Pour la fiction, il y a un moment où l'on doit se lancer, qui s'accompagne d'un grand vertige. Ça me fait encore quelque chose, quand j'y pense.

J'ai toujours cette sensation, cette sorte d'euphorie dans la tête, qui me fait l'effet d'une drogue.

M.D. C'est pour ça que tu vas continuer à en écrire [rires]! Pour en revenir aux « blancs de l'Histoire », si l'on regarde le fonctionnement de l'Élysée depuis l'ère de Gaulle, les équipes de communication sont devenues, au fil du temps, de véritables empires au cœur du système, qui se demandent comment raconter l'Histoire. Comment éventuellement mentir, comment appuyer sur des choses, comment faire semblant – par exemple pour l'écologie. Aujourd'hui, c'est ça, la société. J'ai une amie qui a été nommée dans un grand groupe pour s'occuper d'écologie, et à qui

on a dit dès les premiers jours: « *Il faut qu'on appuie sur des politiques écologiques volontaires, et ta réussite dépendra du fait qu'on n'y changera rien.* » Elle est restée six mois, puis les a quittés. Mais voilà ce à quoi nous sommes confrontés. Pour certains politiques aujourd'hui, le mensonge a autant de valeur que la vérité. C'est ce qu'a d'ailleurs clairement décrété Trump. Et c'est ce que Poutine savait. Giuliano en parle très bien dans *Le Mage du Kremlin*. Le mensonge fait partie de la culture du pouvoir russe. Maintenant, quand on demande à un politique s'il a menti, il répond que oui, mais il n'y aura généralement aucune conséquence juridique ou pénale. Le mensonge est partout, on ment de façon totalement décomplexée.

G.D.E. Les réseaux sociaux y sont pour beaucoup, aussi, dans cette équivalence – et certains ne voient pas la différence entre, mettons, Facebook, un moteur de recherche et les vrais médias – avec toutes les difficultés qu'ils connaissent. Malgré tout, un mensonge, ça n'est pas la même chose que la vérité. Il y a, qu'on le veuille ou non, une grille, un ensemble de valeurs, une éthique. Un mensonge a toutefois pour certains exactement la même valeur que la vérité, parce que ce n'est pas là que se situe le jugement. Le jugement est lié avant tout à la rivalité, à l'engagement. Et rien qu'à cela. Cette attitude n'est pas réservée à l'extrême droite ou à Trump, loin de là. Le peuple ne juge pas, c'est-à-dire qu'il juge sur la base de l'engagement que cela produit. Le quantitatif prend la place du qualitatif. L'équivalence entre mensonge et vérité, c'est juste la transposition en politique de la logique, de l'écosystème des nouveaux médias. Et c'est ça aujourd'hui qui structure de plus en plus la sphère publique.

Marc, il y a quelques instants, vous parliez du rôle des communicants qui racontent des histoires, d'une certaine manière comme le romancier. Dans la lignée de Dumas, qui inscrivait ses feuilletons dans un cadre historique et politique bien déterminé, vos livres collent à l'époque et tiennent en haleine. Avez-vous le sentiment d'appartenir à cette école littéraire, assumant un certain plaisir à en donner aux lecteurs ?

G.D.E. Eh bien, ça fait partie du métier ! En ce qui me concerne, le travail de romancier consiste aussi à donner une cohérence narrative à quelque chose qui n'en a pas forcément. À mon avis, l'une des raisons

des succès des romans politiques tient à la maîtrise d'une forme de récit qui peut évoluer par la suite. La mise en récit est elle-même un instrument politique qui s'est aujourd'hui développée de façon extraordinaire, même lorsqu'il s'agit de la critique du pouvoir. Dans les romans de Marc comme dans le mien, nous gardons toujours une certaine méfiance dans notre approche. Nous la transformons en récit. Elle constitue une sorte d'antidote, avec cette composante essentielle qui est celle, pour en revenir à Dumas, de la jouissance. On doit s'amuser et, si ça marche pour nous, ça vaut normalement aussi pour le lecteur. Qui n'aura pas la même approche qu'avec un essai géopolitique... La lecture d'un roman doit être un bon moment, c'est capital. Et, hors des livres, on ne parle pas suffisamment du rôle de la jouissance en politique ou dans les mouvements sociaux. Sans pour autant négliger des éléments très noirs, très extrêmes, bien sûr...

M.D. Je suis à cent pour cent d'accord avec l'analyse de Giuliano. Pour revenir à la question d'affiliation littéraire, oui, elle est évidente pour moi puisque j'ai commencé à lire avec Alexandre Dumas.

Et j'ai commencé à faire travailler mon imaginaire à partir de ses livres. C'est d'ailleurs grâce à lui que j'ai une passion pour le XVII^e siècle, éventuellement pour le XVIII^e. Mes films sont rattachés à cette époque-là, alors que ça n'a apparemment rien à voir avec ce que je fais en littérature.

Enfin, vous avez tous deux écrit sur la Russie et le pouvoir politique russe. Est-ce que vous connaissez la manière dont vous êtes perçus là-bas ?

G.D.E. J'ai eu des retours très différents. C'est un peu l'une des particularités de la lecture de mon livre. Il a plu à des opposants très violents à Poutine, mais également à certains de ses sympathisants. Ils y ont vu la dimension, comment dire ?, à la « Scarface », avec ce méchant très cynique et très mûr exerçant une sorte de fascination. Mais il y a eu évidemment des critiques très dures, et quelques retours aussi venus de l'intérieur... À vrai dire, je ne me risquerai pas à remettre les pieds en Russie. D'ailleurs *Le Mage du Kremlin* y a été traduit, mais pas officiellement; une traduction pirate du livre circule clandestinement, diffusée par l'opposition – ou ce

qu'il en reste. Je sais aussi que des articles de presse du régime ont informé qu'en France un ouvrage autour de Poutine se vendait très bien... En fin de compte, comme en France, on trouve des accueils contrastés de mon livre. Et c'est rassurant: cela prouve que *Le Mage du Kremlin* n'adhère à aucun point de vue ou thèse politique à défendre.

Pour vous, Marc, comme vous nous le disiez en préambule, vos rapports avec la Russie sont un peu compliqués...

M.D. Oui, c'est clair: je suis interdit de territoire. Un éditeur voulait que j'aille à Moscou, et on a rapidement compris que ce n'était pas possible. Au-delà de mes livres, je pense que je suis répertorié comme ceux qui, dès le début des années 2000, ont beaucoup pesté sur Poutine dans la presse. J'avais ma vision du pouvoir poutinien, et c'est vrai que j'ai été très virulent dans mes articles. Vous comprenez donc pourquoi il ne m'est plus possible d'y retourner... ■

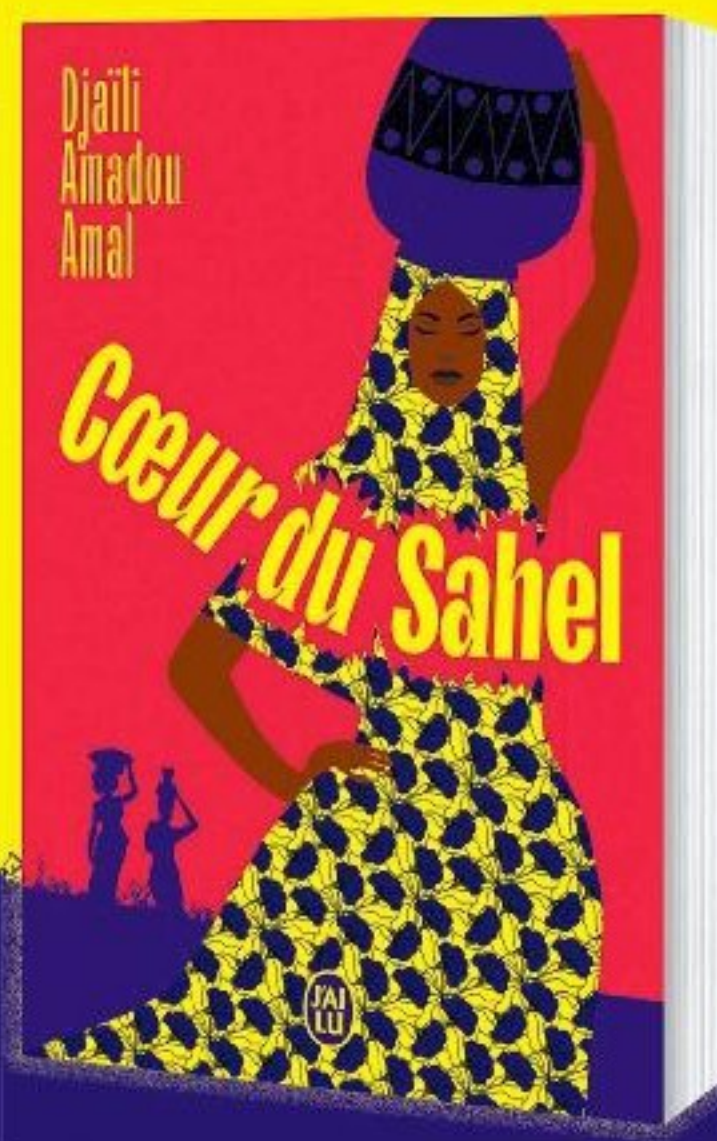
Propos recueillis par Baptiste Liger

Photos: Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*

PHOTOGRAPHIE © BRUNO FERT



Laissez-vous emporter au cœur du Sahel
avec Djaili Amadou Amal.



En poche

